Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2008

Amérique militante

TLE (Théorie, Littérature, Enseignement) n° 24 (2006-2007)

« forces-figures : faire sentir les forces insensibles ». Presses
Universitaires de Vincennes.

Antoine Cazé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/4013>

DOI : 10.4000/transatlantica.4013

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Antoine Cazé, « *TLE (Théorie, Littérature, Enseignement) n° 24 (2006-2007)* », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2008, mis en ligne le 28 juillet 2008, consulté le 29 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/4013> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.4013>

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2021.

Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence
Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

TLE (Théorie, Littérature, Enseignement) n° 24 (2006-2007)

« forces-figures : faire sentir les forces insensibles ». Presses
Universitaires de Vincennes.

Antoine Cazé

- 1 Après deux excellents numéros, l'un consacré au « diagramme » (TLE 22, 2004) et l'autre au « motif » (TLE 23, 2005), ce volume de la revue dirigée par Noëlle Batt est le dernier d'un triptyque critique faisant le point sur l'héritage de concepts deleuziens en linguistique, philosophie du langage, sémiotique, épistémologie et études littéraires. Fidèle au triple objectif de son titre, TLE offre ici un panorama particulièrement convaincant de la notion de force, telle qu'elle informe la tradition philosophique autant que les recherches les plus contemporaines qui en sont issues. Dans sa présentation, Noëlle Batt rappelle les enjeux philosophiques de la force, déjà présents chez Aristote qui le premier introduisit « les concepts de *dunamis* d'un côté, d'*energeia* ou *entelekheia* de l'autre, afin de différencier la force potentielle (la « puissance de ») et la force en action (l'énergie ou entéléchie qui met le corps en mouvement) » (6). C'est à travers l'œuvre des philosophes des sciences, et notamment celle de Leibniz, que Deleuze travaille ces concepts qui vont modeler les rapports qu'il établit entre la philosophie et les arts, dès *Proust et les signes* (1964) mais surtout à partir de *Logique de la sensation* (1981) et de l'analyse qui s'y déploie de l'œuvre de Francis Bacon, présentée dans les termes d'une « capture des forces » — « La tâche de la peinture est définie comme la tentative de rendre visibles des forces qui ne le sont pas », dit Deleuze — plutôt que de peinture des formes. Intimement liée au concept de *devenir* qui constituera un axe central de son approche philosophique, la notion de force continue chez Deleuze d'irriguer son œuvre jusqu'à *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991) et *Critique et clinique* (1993).
- 2 Deux articles liminaires établissent les deux piliers sur lesquels repose l'ensemble de ce très riche numéro : le discours littéraire et le discours scientifique, dont les points de contact et les modalités de dialogue sont depuis des années la préoccupation du Centre de Recherche sur la Littérature et la Cognition. Le bref texte de Jean-Claude Coquet

suggère la prégnance du « faire » dans la pensée esthétique de Paul Valéry, dont les *Cahiers* montrent combien chez lui la forme dépend de la force. L'étude plus substantielle d'Alexis de Saint-Ours — plus ardue, ou du moins plus inattendue dans nos disciplines — fait œuvre d'épistémologue en retraçant l'évolution de la force dans le discours scientifique de Galilée à Faraday en passant par Newton.

- 3 Passé ce diptyque introductif, la centralité de la force est magistralement mise en perspective par l'étude qu'en propose Anne Sauvagnargues, « L'art comme symptomatologie, capture de forces et image : littérature, peinture et cinéma chez Deleuze » (39-63). En deleuzienne confirmée, elle retrace l'évolution du discours philosophique que Deleuze a tenu sur l'art et montre que la « capture de forces » est le pivot : chez le philosophe français, en effet, l'art — qui se fonde essentiellement sur la double violence du matériau et de la sensation — ne consiste pas à « imposer une forme à une matière, mais [à] élaborer un matériau de plus en plus riche, de plus en plus consistant, apte dès lors à capter des forces de plus en plus intenses » (*Mille plateaux*, 406). Est ici remise en cause une dichotomie qui avait conduit l'esthétique à privilégier la forme ; Deleuze établit au contraire une relation dynamique dans laquelle des forces sont potentialisées (rendues possibles et puissantes) par le matériau de l'artiste, sans lequel elles demeureraient dans l'imperceptible. Cette exposition dynamique des forces recevra le nom de figure dans *Logique de la sensation*, terme par lequel Deleuze entend dépasser la simple « figuration » et montrer que chez Bacon, la peinture entraîne vers la sensation.
- 4 Les quatre articles qui constituent le reste du volume présentent deux à deux certains héritages linguistiques et littéraires du concept deleuzien, dans un équilibre bien trouvé entre perspective théorique large (Dambrine sur l'analyse du discours, Desagulier sur la linguistique cognitive) et analyse textuelle détaillée (Regnauld sur les nouvelles de Diane Williams, Batt sur *The Body Artist* de Don DeLillo), l'un n'excluant nullement l'autre. Dans « La notion de force en analyse du discours », Sylvain Dambrine retrace l'évolution de la sémiotique du discours chez Jean-Claude Coquet et montre comment celle-ci fait peu à peu de la dynamique et du devenir des notions clés permettant de dépasser le principe d'immanence du système linguistique. L'hommage rendu à Coquet se complète d'un hommage plus direct à Deleuze, sous la forme d'une lecture critique d'un poème de Ghérasim Luca. Guillaume Desagulier se place également dans un dépassement du formalisme immanentiste lorsqu'il explore le rôle des forces et des figures en linguistique cognitive. Loin de voir dans la langue un ensemble de règles abstraites et formelles sans rapport avec l'usage, son étude postule l'existence nécessaire de « zones de flou constructionnel » dans l'usage des locuteurs, zones qui leur permettent de concilier « une logique d'inertie et une logique innovante » (96) dans la pratique linguistique. C'est dans cet « espace » dynamique du langage que se forment — ou plutôt se déforment, sous l'action de forces — les représentations que nous pouvons nous faire du monde à travers des constructions qui sont autant d'« assemblages symboliques de forme et de sens » (104).
- 5 En s'attachant à des œuvres littéraires profondément ancrées dans une sensualité du corps, Arnaud Regnauld comme Noëlle Batt nous convient pour finir à un autre dépassement deleuzien, celui qui relie le figural à la sensation. Chez Diane Williams, c'est dans le travail sur l'informe et l'indéterminé que s'expose le corps, d'une façon obscène qui n'est pas sans rappeler Francis Bacon, précisément : « le cheminement chaotique » de la syntaxe (118) qui épouse un espace indécidable entre l'en-deçà et l'au-

delà du figurable met littéralement à nu un devenir-figure des corps « qui échappe ou s'oppose à l'imposition d'une forme » (120). Cette « poétique de l'indécidable », selon la belle formule de Regnauld (121), se fait jour également chez DeLillo, quoique sur un tout autre mode. L'analyse de *The Body Artist* que propose Noëlle Batt dans « La capture des forces dans le plan de composition esthétique » est un admirable modèle de pratique critique nourrie de théorie au seul service du texte, qui plus est d'une grande clarté pédagogique au sens le meilleur du terme. Batt se livre en effet à un travail métacritique qui montre comment, faisant la lecture littéraire d'une œuvre de fiction, on peut passer de la question de la modélisation — qui met en jeu le répertoire des formes (narratives, compositionnelles, langagières) du texte — à celles des forces et des affects — qui met cette fois-ci en jeu un ensemble de *déformations*. Dans cette dynamique herméneutique, l'indécidable prend alors le visage de ce que l'auteur nomme des « décadres » (156), moments où les forces viennent littéralement bouleverser les formes, les modelant et les refaçonnant comme l'héroïne de DeLillo son corps face à l'irruption du temps et de la mort.

- 6 Loin de l'hommage compassé, ni suiviste dans l'air du temps, ni désireux de déboulonner une statue intellectuelle, l'ensemble de ce numéro donne donc à lire un véritable héritage de pensée en action. Deleuze est ici chez lui ; l'*alma mater* qu'il avait contribué à fonder poursuit la route.

INDEX

Thèmes : Recensions

AUTEUR

ANTOINE CAZÉ

Université d'Orléans